

nourrissait le vague espoir de réaliser un jour une partie de ses rêves.

Mme de Sariieu, fort inférieure en tout à sa fille, était incapable de lui donner aucune direction meilleure et de lui faire sentir les périls de ces lectures ; elle n'était pas fâchée au contraire que sa fille eût trouvé une distraction sédentaire. Comme elle dormait de bonne heure, elle ne se doutait pas qu'une partie des nuits était consacrée à la lecture, autrement la question d'économie au moins aurait motivé de sa part quelques observations. Mais comme le travail de Cornélie était bien loin de représenter le surcroît de dépense que sa présence rendait nécessaire, sa mère songeait dans le fond de son âme que sa pension lui donnait autrefois les moyens de contenter quelques petits désirs qu'elle ne pouvait plus satisfaire. Ainsi, de part et d'autre, il y avait des peines qu'on se cachait, de petites dissimulations, et partant des vœux secrets qui n'étaient pas en commun. Ni l'une ni l'autre n'eût voulu du bonheur toute seule, mais toutes deux se seraient réjouies d'une séparation motivée par l'amélioration la plus légère au sort de l'une d'elles.

La révolution de 1840 jeta le désespoir dans cet intérieur jusque-là d'une tristesse si monotone, en privant Mme de Sariieu de sa pension, comme tous ceux qui recevaient des bienfaits de la liste civile de Charles X. Ce coup terrible réveilla pour quelques jours l'énergie endormie de la fille et la sensibilité affaiblie de la mère. La question n'était plus de se priver plus ou moins, mais de remplacer n'importe comment l'unique ressource qui venait de leur être enlevée. Cornélie était prête à tous les sacrifices, elle se sentait capable de toutes les résolutions ; mais rien de ce qu'elle projetait ne pouvait produire des résultats assez prochains ni assez assurés. Travaillez, disent aux malheureux ceux qui n'ont jamais souffert. Hélas ! le travail lui-même demande une sécurité que n'a point celui qui doit chercher dans le travail, non pas le pain du lendemain, mais le pain du jour. L'urgence ôte plutôt la possibilité de trouver une occupation qu'elle ne donne le moyen d'en trouver une. Un maçon, un serrurier, ne rencontrent pas toujours tout de suite un patron pour les employer ; celui qui n'a pas comme eux un travail matériel à offrir, qui, au lieu de ses bras, n'a que sa plume ou son esprit, est bien plus près encore de mourir de faim.

Cornélie comprit bien vite que tout ce qu'elle

pourrait tenter demanderait toujours plus de temps qu'il ne lui était possible d'en consacrer à des essais qui pouvaient ne pas réussir. Elle prit le parti de faire une démarche un peu risquée, mais qui au moins pouvait conduire à un succès plus prompt.

Le père de Mlle de Sariieu était le dernier de son nom ; il avait eu une sœur qui, pendant la révolution, avait épousé un M. Labœux. Celui-ci devenu riche, ayant perdu sa femme avait demandé au roi pour lui et ses enfants la permission de s'appeler Labœux de Sariieu. Le père de Cornélie, irrité de cette prétention de son beau-frère et jaloux de son nom, le seul bien qui lui restât de ses aïeux, s'était opposé à cette usurpation. La demande avait été aussitôt repoussée, et depuis lors les deux beaux-frères avaient vécu en hostilité déclarée.

Le mouvement de juillet avait fait de M. Labœux un homme puissant, et d'autant mieux en cour, qu'il n'avait rien à demander pour lui-même. Un matin, sans rien dire à sa mère, Cornélie se rendit chez cet oncle qu'elle n'avait jamais vu, et, sans chercher à l'intéresser à son sort, lui fit nettement cette proposition : « Mon père n'a laissé que moi d'enfant ; le nom de Sariieu n'appartient donc qu'à moi ; demandez de nouveau l'autorisation de le prendre, je ne m'y opposerai point. Vos enfants seront seuls à le porter, c'est tout ce que leur tante peut leur donner. Vous, monsieur, en échange de ce sacrifice, obtenez-moi du ministre des finances une place dans l'administration des postes. »

M. Labœux était loin de s'attendre à une pareille proposition, mais elle flattait tellement ses idées les plus chères, qu'il l'accepta carrément comme elle lui était faite, sans déguiser la satisfaction qu'elle lui causait et sans profiter de l'occasion pour humilier à son tour la fille de l'homme qui lui avait autrefois causé la plus vive humiliation qu'il eût subie de sa vie.

Cornélie sortit de cette maison avec la certitude d'avoir assuré l'existence de sa mère et la sienne. Cependant son front était couvert de rougeur, des larmes roulaient dans ses yeux, une agitation fébrile faisait trembler ses membres ; le cœur de la fille du gentilhomme se révoltait à la pensée qu'elle venait de vendre le nom de ses pères pour avoir du pain.

Le ministre n'avait rien à refuser à un homme qui, depuis longues années, avait travaillé avec ardeur à préparer les événements qui venaient de s'accomplir ; il tint même à se mon-

trer généreux en traitant aussi bien que possible la portégée de M. Labœux. Au bout de huit jours, Cornélie était nommée directrice du bureau de poste d'un chef-lieu de canton du département de la Corrèze.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut entre les mains son brevet qu'elle parla à sa mère de ce qu'elle avait fait. Elle s'était imaginé que, par respect pour la mémoire de M. de Sariieu, sa veuve allait lui reprocher sévèrement sa démarche ; elle désirait même ce blâme, qui eût relevé à ses yeux la grandeur du sacrifice ; Mme de Sariieu se contenta de dire : « Tu as eu là une bonne idée, je n'y aurais jamais pensé. » Et pas un regret pour ce noble nom devenu ainsi l'objet d'un trafic douloureux que la misère rendait, hélas ! indispensable ! Cornélie ne dit pas un mot, mais elle regarda sa mère avec un froid sourire où perçait à son insu l'expression d'une pitié presque méprisante.

III.

Pour n'avoir jusqu'ici aucun rapport apparent avec celle de Frédéric Pluchard, l'histoire de Mlle de Sariieu n'est pas étrangère au sujet de ce récit. Ces deux histoires se rencontreront à un point donné, comme font, selon les mathématiciens, deux lignes non parallèles situées dans un même plan, pourvu qu'on les prolonge suffisamment. Il faut donc laisser encore un peu dans l'oubli le dandy de Pont-l'Évêque, pour raconter la vie de Mlle de Sariieu, avant d'arriver au point de contact de ces deux existences, si éloignées l'une de l'autre à leur point de départ.

Quitter Paris et gagner la Corrèze fut pour les dames de Sariieu l'affaire d'une semaine. Elles avaient hâte de prendre possession afin de ne pas retarder l'échéance du premier mois d'appointement. Ce déménagement lointain n'exigea de leur part aucun nouveau sacrifice, car la nomination de Cornélie avait produit son effet. La misère avait éloigné des deux femmes le cercle de leurs relations habituelles, on craignait d'être dans la nécessité de leur rendre quelquefois service ; le cercle se resserra aussitôt qu'on apprit cette bonne fortune inattendue. Les offres arrivaient d'elles-mêmes et la nouvelle directrice n'eut qu'à choisir parmi les amis de sa mère, celui auquel elle voulut bien emprunter les cent cinquante francs indispensables pour le voyage et le déménagement.

Le chef-lieu de canton que devaient habiter désormais Cornélie et sa mère était un bourg de 2,000 âmes à peu près, n'offrant d'autre société que M. le juge de paix, MM. les receveurs de l'enregistrement et des contributions, M. le maire, M. le curé, un ou deux officiers en retraite et quatre ou cinq marchands retirés des affaires. Quand tout ce monde était réuni, y compris les femmes et les enfants, cela faisait environ une vingtaine de personnes, parmi lesquelles il ne s'en trouvait pas une à la hauteur de Cornélie pour l'intelligence et les manières. L'été, on avait de plus la ressource d'un château voisin où venait s'établir une famille du faubourg Saint-Germain, qui admettait dans son salon une partie de la petite société de L... Ces admis étaient fort jalouxés par les exclus, et ceux-ci se vengeaient par des sarcasmes qui n'empêchaient pas les autres de profiter de la bonne aubaine que leur offrait la fréquentation du château. Rien qu'à cause de son nom, Mlle de Sariieu fut invitée d'emblée, quelques jours après son arrivée.

Auparavant, elle avait exécuté avec sa mère cette horrible corvée de visites de cérémonie qui est l'accessoire obligé de toute installation en province. Tout un jour on avait vu la mère et la fille, revêtues de leur plus belle toilette, se présenter de maison en maison pour montrer à tous, les deux nouveaux visages auxquels le gouvernement venait de donner droit de cité, et les conversations de chaque foyer n'avaient pas eu d'autre aliment pendant une semaine. En général, l'impression fut favorable ; on trouva que la mère était bonne femme et la fille bien élevée. Les *mais* ne manquèrent point cependant, mais ils furent sans malignité ; et c'est tout ce qu'on peut demander de mieux en pareille occasion.

Les premiers temps de son séjour à L.... furent naturellement consacrés par Cornélie à l'étude de son métier. L'inspecteur du département était venu l'installer et lui enseigner l'usage de cette multitude d'imprimés à colonnes qu'exige le service des postes. Elle comprit tout cela bien vite et s'aperçut que ces détails sont plus minutieux que difficiles. En quelques semaines elle devint une directrice parfaite et put attendre de pied ferme toutes les inspections sans craindre qu'on trouvât jamais en défaut ses écritures et sa comptabilité.

Singulière chose que l'existence d'une femme-

fonctionnaire public ! Cette position a ses avantages et ses inconvénients ; elle est l'origine d'une foule de relations équivoques et d'incidents bizarres pour la femme-fonctionnaire et pour le public. Les règlements administratifs ne reconnaissent pas de sexe, mais ceux qui les appliquent n'ont pas la farouche brutalité d'une circulaire officielle ; à leur insu ils ont des égards, des complaisances, des faiblesses même, dont il faut bien que la rigueur du service s'accommode. Pour ses supérieurs, un directeur n'est jamais qu'un agent, bon ou mauvais, selon sa capacité, et qu'on juge par ses œuvres ; une directrice est toujours autre chose. Sa grâce, sa bonne mine, font plus pour son avancement que la régularité de ses écritures ; on juge toujours la femme avant les œuvres, et celles-ci ne sont jamais qualifiées qu'en considération de la personne. Je ne parle pas des cas où l'amour se met de la partie : alors il n'y a pas du tout d'appréciation, et les notes administratives ne sont plus que le thermomètre des espérances encouragées ou repoussées.

Dans une petite ville, le public en général ne voit pas avec plaisir passer sa correspondance par les mains d'une femme ; il s' imagine à tort que la boîte aux lettres n'a pas la même discrétion quand sa clef est renfermée dans la poche d'un tablier de soie au lieu de reposer dans le gousset d'un gilet. Les choses vont à ce point que les soupçonneux préfèrent parfois porter en se promenant leurs lettres importantes au bureau le plus voisin, dans la crainte que Mme la directrice, en reconnaissant leur écriture, n'apprenne aux gens du pays qu'ils sont en relation avec messieurs tels ou tels. Ces craintes sont stupides : une directrice n'a pas le temps d'examiner de si près tous les plis qu'elle expédie ; mais obligez donc les petits esprits à raisonner juste, à ne faire que des suppositions vraisemblables, à ne pas conjecturer des sottises !

Mlle de Sarien avait assez de dignité dans son maintien pour repousser tous les soupçons malveillants ; de plus elle était étrangère à L. . . . , et par conséquent n'avait aucun intérêt à se tenir au courant des petites affaires des habitants ; le public n'avait donc aucune raison d'entrer en défiance. L'inspecteur des postes du département était un père de famille de quarante-cinq ans, tout entier à sa besogne, sans aucune prétention galante ; il n'avait avec Cornélie que des rapports administratifs, qui tous étaient ex-

cellents, puisque le service marchait d'une manière irréprochable. A chaque fin de mois, les appointements arrivaient avec cette régularité qu'on ne trouve que dans le monde officiel, et ces appointements étaient tout à faits suffisants pour faire vivre la mère et la fille dans une abondance dont elles avaient depuis longtemps perdu l'habitude.

L'existence matérielle et administrative de Cornélie était donc aussi complète qu'elle pouvait la désirer, mais les besoins de son intelligence et de son cœur étaient loin de recevoir la même satisfaction. Sous ce rapport, elle regrettait presque Paris et la misère passée. Paris, parce que là au moins on voit, on sent les jouissances qu'on ne peut atteindre ; la misère, parce qu'elle a ses rêves ambitieux dont le bien être positif fait sentir la vanité. La pensée de la jeune fille, ne se fatiguant plus comme autrefois à la recherche d'expédients quotidiens, déployait dans le vide ses ailes impatientes d'agitation et de mouvement : son cœur, qui n'avait jamais battu pour personne, qu'aucune affection n'avait encore occupé, était enfiévré d'un sentiment qui, ne s'adressant à aucun être réel, le consumait sans le remplir. A défaut de personnages et d'objets existants qui pussent la fixer, son imagination créait un monde fantastique, se jetait dans un vagabondage d'aventures insensées et de situations impossibles. La placidité mesquine de son entourage ne faisait qu'accroître ces vagues désirs, ces appétits irrités de son âme ambitieuse.

Si, pour épancher le trop-plein des facultés précieuses et riches qu'elle avait reçues du Ciel, Cornélie eût trouvé dans sa mère une amie sensible, indulgente, éclairée, peut-être fût-elle rentrée en possession d'elle-même ; grande par la résignation et la sagesse, elle fût devenue alors une de ces femmes sublimes d'abnégation et de sacrifice dont Dieu seul connaît tout le mérite. Une nature comme la sienne, également puissante pour le mal et pour le bien, aurait pu la porter à quelques-uns de ces actes éclatants que le monde, condamne avec sévérité, mais qui, au moins, ont leur grandeur et leur poésie, si elle eût trouvé le moindre encouragement, la moindre sympathie parmi ceux qui l'approchaient. Hélas ! madame de Sarien était tout aussi incapable de réprimer que de favoriser l'essor de sa fille, et, dans toute la société de L. . . . et du château voisin, il ne se trouva non plus personne pour s'emparer de cette âme

qui voulait se donner et la conduire à de glorieux destins.

Il fallut donc que ce grand esprit s'habituaît aux petites choses, que ce cœur généreux s'étioât dans l'atmosphère bourgeoisement inintelligente d'une petite ville de la Corrèze, que cette femme créée forte usât les ressorts de son organisation d'élite au jeu des plus vulgaires intérêts ; et tout le monde croyait cette jeune fille heureuse parce qu'elle était de la part de sa mère l'objet de cette tendresse banale et obséquieuse qui vient de l'instinct et non du cœur.

IV.

M. le baron André de Saint-Andréas florissait sous le règne de Louis-Philippe ; nul ne peut dire où il était auparavant ni ce qu'il devint depuis ; mais en ce temps-là c'était un personnage d'importance qui avait entrée dans tous les logis officiels, que les garçons de bureau saluaient avec respect, que les chefs de division accueillaient avec un sourire d'amitié. Il n'avait aucune position avouée, il n'était rien, mais on s'adressait à lui pour devenir quelque chose, et par son appui on pouvait arriver à tout. Sans posséder aucune terre, ses revenus étaient abondants, ses appartements splendides, sa table bien servie, ses habits somptueux. Manque-t-il jamais de rien, l'homme d'esprit peu scrupuleux qui sait tirer parti de la vanité d'autrui ? Ainsi faisait le baron de Saint-Andréas.

Dignitaire ou commandeur de huit ou dix de ces petits ordres bâtards qu'aucun gouvernement ne donne, qui ne subsistent que par contrebande, et ne sont portés que par des niais, il avait d'abord fait trafic de croix et de rubans. Voulait-on pendre à la boutonnière les insignes du Faucon doré, du Lion de Hainaut, de l'ordre des Trois-Empereurs, on s'adressait à M. de Saint-Andréas ; il composait un dossier *ad hoc*, il mettait le postulant en relation avec les grands-maîtres, et le diplôme sur vélin arrivait exactement. Il n'en coûtait que la bagatelle de deux ou trois mille francs aux simples chevaliers, le double à peu près aux commandeurs, et ainsi toujours *crescendo*. Bien entendu, quand la nuance du ruban se rapprochait tant soit peu du rouge, le tarif était plus élevé ; il fallait bien payer la chance d'être confondu avec les chevaliers de la Légion d'honneur.

Mais n'entre pas qui veut dans ces confréries honorifiques ; pour quelques-unes il faut faire

preuve de noblesse, comme s'il s'agissait de l'ordre de Malte. Cela n'était un obstacle pour personne et c'était un bénéfice de plus pour M. de Saint-Andréas. Une généalogie n'est pas chose impossible à fabriquer, et avec une généalogie un peu bien faite on dégrasse un vilain. Dans un pays labouré comme le nôtre par les révolutions, où toutes les familles se sont si singulièrement croisées, qui donc peut se flatter de n'être pas du tout gentilhomme ? A qui la noblesse manquait du côté paternel, Saint-Andréas prouvait qu'il la possédait du côté du ventre ; il trouvait des parchemins à l'appui de la chose ; les titres ne manquaient jamais ; d'Hoziér et Saint-Allais n'étaient que des enfants à les comparer à notre baron, et les gentilshommes de sa façon sont peut-être ceux de l'Europe qui ont leurs preuves le mieux au complet. Par exemple, pour arriver au but, il fallait faire de nombreuses recherches, compulsé de bien gros livres, remuer bien des archives poussiéreuses, et cette peine-là demandait naturellement son salaire.

Il y a dans le monde des vanités qui ne s'attachent ni à la chevalerie ni à la noblesse, mais aux titres littéraires et scientifiques. Les gens possédés de cette autre maladie pouvaient encore s'adresser en toute confiance à Saint-Andréas. Il était président honoraire, membre titulaire ou correspondant de toutes les sociétés imaginables, sauf les corps savants régulièrement constitués, où le mérite seul peut donner accès. Comme l'existence de la plupart de ces sociétés repose sur les droits perçus pour l'expédition de diplôme et sur les cotisations des affidés, on peut toujours en devenir membre à la seule condition de délier un peu les cordons de la bourse. Combien de gens étalent sur la moindre brochure une longue série de prétendus titres : de la société des antiquaires de la Catalogne, de la société artistique de L., de la société statistique de M., etc., etc. . . . Ils ont payé ce droit-là quelques centaines de francs, et ils s'imaginent que leurs œuvres en ont plus d'autorité, leur personnalité plus d'importance ! Les illusions de ces hommes avides de brevets étaient encore d'un bon produit pour Saint-Andréas, et les savants de sa façon sont au moins aussi nombreux que ses décorés et ses nobles.

Une industrie mène à une autre. Saint-Andréas ayant eu l'occasion d'enrubanner quelques bureaucrates ambitieux, eut l'esprit de n'accepter d'eux aucun témoignage de reconnaissance ;

cette manœuvre lui ouvrit la porte des ministères, il y trouva des amis complaisants, le procureur impérial dirait des complices. Dieu sait dès lors ce qu'il ne vendit pas ; mais ceci touche à la politique, passons.

De confiance en confiance, il arriva maintes fois que les clients du baron lui parlèrent de leur position de famille, cela le conduisit peu à peu à s'occuper de chercher des maris pour les veuves et les filles, des veuves et des filles pour les hommes disponibles. Nouvelle source de richesse et de bien-être : peut-on payer le bonheur trop cher ? et le mariage n'est-il pas le bonheur au moins en espérance ? Saint-Andréas ne tenait pas boutique ouverte de fiancés, il ne faisait pas d'annonces dans les journaux, mais on savait qu'il ne dédaignait pas cette spécialité délicate, et les amis du mystère s'adressaient à lui de préférence.

Ceci me ramène au sujet principal de ce récit, sujet que je n'ai pas perdu de vue, tout en paraissant entamer une troisième histoire depuis le commencement de ce chapitre.

Par un beau jour du printemps de 1841. M. de Saint-Andréas, tout de noir habillé, cravaté de blanc, la boutonnière ornée d'un ruban multicolore, se préparait à sortir, quand on lui annonça la visite de notre ancienne connaissance Frédéric Pluchard.

— Et quel bon vent vous amène, mon cher Pluchard, mon vieux Pluchard ? dit le baron en lui tendant la main, car ils s'étaient souvent rencontrés dans le monde officiel et ailleurs, et une sorte d'amitié s'était établie entre eux.

— Ce n'est pas comme ami que je viens à vous aujourd'hui, mon cher baron, répondit Pluchard, c'est comme client.

— Que voulez-vous de moi ? En quoi puis-je vous servir ?

— Je ne suis pas ambitieux, vous le savez ; j'ai mené jusqu'ici joyeuse vie, mais je deviens vieux, j'ai trente-quatre ans, je veux me marier.

— Vous marier, mon cher Pluchard, et c'est à moi que vous vous adressez pour trouver une fiancée ! Mais avec la fortune que vous possédez, avec les relations brillantes que vous avez dans le monde, vous n'avez qu'à faire votre choix, n'êtes-vous pas certain d'être accueilli partout avec empressement ?

— Ne parlons pas de ma fortune. Ceci est un secret que je dois avant tout vous confier ; je suis à peu près ruiné, il ne me reste plus que

soixante mille francs. Maître d'un assez beau capital à l'âge de vingt-six ans, je m'étais promis de vivre quelques années en grand seigneur et de m'arrêter quand je ne posséderais plus que le nécessaire. Je me suis tenu parole. Vous avez été le témoin et quelquefois le compagnon de mes folies, j'ai été brillant, n'est-il pas vrai ? J'ai eu des chevaux, des maîtresses, des duels ; j'ai joué noblement ; j'ai fait parler de moi, et, non content de mes exploits dans le monde du vice et de la débauche, j'ai plus d'une fois porté le désordre dans la bonne compagnie ; le vieux Pluchard est connu partout, mais le vieux Pluchard est maintenant à bout de son capital ; il ne lui reste plus que sa renommée et bien juste de quoi vivre. Il veut donc se retirer du monde et prendre une femme, non pas dans la société où il a vécu, cela ne serait plus possible, mais dans la société où il était appelé à vivre par sa naissance, enfin, dans ce que nos orateurs politiques appellent la classe moyenne. Je veux une femme qui s'accommode d'un mari possesseur de trois mille francs de rente, et bien décidé à ne s'embarrasser d'aucun emploi. Il faut, de plus, que cette femme apporte à peu près autant en ménage. Mon projet est de vivre en province avec elle ; je ne tiens donc pas à ce que ce soit une adolescente ; je préfère même une veuve ou une fille d'un âge un peu mûr.

— Parlez-vous sérieusement, mon cher ami ? reprit le baron, car votre demande me paraît si extraordinaire que j'hésite à vous croire. Vous le héros de tant d'aventures, vous l'ennemi des maris, vous voulez...

— Me marier à mon tour, et je serai un bon mari, je vous le jure. Dans ma vie passée j'ai acquis assez d'expérience pour n'avoir rien à redouter de fâcheux. Un vieux roué comme moi saura toujours dépister habilement les amis trop entreprenants. Je ne me donnerai pas le ridicule d'être jaloux, mais je saurai éviter à ma femme toutes les occasions de me donner de la jalousie. Avec moi elle vivra régulièrement sans effort ; je ferai en sorte qu'elle n'ait pas de combats à livrer, pas de résistance à déployer ; je lui rendrai la vertu facile, parce que je connais la matière conjugale à fond, et que je ne veux pas prêter à rire après avoir si longtemps ri des autres. Rien donc de plus sérieux que mon projet. Voyez si vous connaissez une femme à ma convenance ; mais je vous avertis que je suis pressé, car je ne puis plus continuer

le train que je mène, et pour le quitter il faut que je me marie.

Pendant ce discours, M. de Saint-Andréas rêvait profondément.

— Revenez dans trois jours, dit-il, j'ai, je crois, votre affaire. La personne demeure à quelques lieues d'ici ; j'irai la voir, je lui ferai part de vos désirs, et, si elle m'y autorise, je vous mettrai aussitôt en rapport. Elle ne dépend de personne, rien n'empêchera la chose de se conclure aussi vite que vous voudrez.

— Adieu donc, cher baron, le vieux Pluchard vous confie le soin de son bonheur à venir. Pas un mot à personne de ce projet, au moins ; mon intention est de quitter Paris tout d'un coup, sous prétexte de voyager, et de n'y plus revenir avant d'être tout à fait oublié de mes anciens amis. Je veux disparaître mystérieusement au milieu de ma gloire et qu'on ne sache pas que j'ai enseveli mon existence dans le prosaïque linéal du mariage.

V.

Pluchard fut exact au rendez-vous donné, M. de Saint-Andréas le reçut avec son plus gracieux sourire et, entrant aussitôt en matière :

— Vous êtes plus heureux que vous ne le mériteriez, mauvais sujet, dit-il, votre recherche est agréée par la personne dont je vous ai parlé. Cependant j'ai dit tout ce que vous êtes, je n'ai fardé en rien la vérité.

— Et vous avez bien fait, baron, j'avais oublié de vous le recommander. Je désire que ma femme sache bien d'avance à qui elle aura affaire, je ne veux rien déguiser de ma vie passée ; il faut qu'on me prenne tel que je suis.

— C'est ce que j'ai pensé, et je procède toujours ainsi ; en vous faisant bien noir, je vous ai rendu service ; on vous trouvera peut-être une foule de mérites qu'on n'aurait point remarqués sans cette précaution. Il faut maintenant que je vous dise avec la même franchise quelle est la femme que je vous destine. C'est une fille d'excellente famille, de bonne noblesse....

— Cela m'est indifférent, baron, je ne tiens pas aux titres. Vous le savez, je suis bourgeois comme la monarchie courante. Enfin, cela ne gêne rien non plus. Après ?

— Elle était encore enfant quand son père mourut ; élevée à Saint-Denis, elle vécut ensuite avec sa mère, qu'elle a perdue depuis deux

ans seulement. Ainsi, elle est tout à fait maîtresse de sa volonté.

— Cela m'arrange au mieux. Un beau-père eût été pour moi chose assez indifférente, mais une belle-mère !... je ne suis pas fâché que ma fiancée soit orpheline.

— Elle n'a aucune fortune, mais...

— Ah ! voici qui ne m'arrange plus du tout : je vous ai dit que je désirais une femme qui m'apportât à peu près autant que je possède encore.

— Il ne fallait pas m'interrompre, et vous sauriez déjà que j'ai suivi vos instructions. Elle n'a aucune fortune, mais elle occupe une position qui lui assure le revenu que vous désirez ; elle est directrice de poste dans un chef-lieu d'arrondissement à quinze lieues de Paris, et elle aura de l'avancement.

— Très-bien ! ceci me convient à merveille ; j'avais un peu peur des mauvais conseils que l'oisiveté donne ordinairement aux femmes, la mienne sera à l'abri de ce danger.

— Alors il ne me reste plus qu'à vous parler des agréments personnels de la demoiselle. Elle a plus de vingt-cinq ans, mais elle est fort belle ; sa réputation est irréprochable et elle a été trop bien élevée pour ressembler en rien à ces prudesses de province que je déteste aussi bien que vous. C'est une femme du monde, et la preuve, c'est que je ne l'ai point effrayée du tout en lui disant la réputation dont vous jouissez.

— Eh bien ! cela me va, baron ! à quand présentation ?

— Elle sera ici demain. Trouvez-vous le soir chez la comtesse Lambert ; vous aurez dans son salon votre première entrevue.

La comtesse Lambert était une de ces veuves qui admettent chez elles un monde très mélangé, et ses intimes pouvaient lui présenter qui bon leur semblait. Le baron était de ces intimes ou plutôt la comtesse était l'associée du baron dans ses opérations matrimoniales. Elle en retirait quelques petits bénéfices qui venaient fort à propos en aide à la médiocrité de ses revenus.

Le lendemain Cornélie était assise dans ce salon, et en qualité d'inconnue attirait l'attention des habitués de la maison. Mlle de Sariieu était encore dans tout l'éclat de sa beauté ; elle n'avait plus la première fraîcheur des jeunes filles, son teint d'un ton mat légèrement bistre avait un charme attrayant, auquel sa chevelure d'un noir bleu prêtait un caractère de